

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon CHEVRE

Lettre de chez nous /  
Pierre Des Huttes

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 330-334

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Lettre de chez nous

On n'a jamais tant écrit qu'aujourd'hui, et jamais peut-être on n'a écrit si peu de choses. Journaux, revues, feuilles volantes, brochures, livres, clichés naissent, poussent et se multiplient comme les champignons. Mais aussi comme les champignons, tous ces écrits viennent bien surtout sur les fumiers, et il y en a plus de mauvais que de bons. Les mauvais pullulent en tous lieux, il est très difficile de distinguer les bons, et les excellents sont rares... comme les excellents champignons.

Le coin le plus reculé, le moins intéressant du monde a son journal et son *écrivain* ou soupire après l'un et l'autre, et veut que tout l'univers apprenne ce qui se fait, ce qui se dit et ce qui se pense dans ce petit coin dont tout le monde ignorait l'existence même. Cet écrivain est persuadé — et il veut le persuader aux autres — que tout est unique et merveilleux dans son pays, et il écrit misérablement des choses auxquelles personne ne pense parce qu'elles sont toujours présentes sous les yeux.

Les gens du siècle appellent ça le Progrès (avec majuscule), l'émancipation de l'esprit, la Lumière pour tous ! et ça doit ramener l'âge d'or sur la terre.

Le vieux facteur de chez nous dit que tout cela « c'est des bêtises » bonnes tout justement à multiplier les courses du facteur et le travail de monsieur le Curé. Et ne dites pas que la tête de notre facteur est un vieux système déséquilibré bon à jeter au galetas avec les chaises cassées. Nicolas a de l'esprit, beaucoup plus d'esprit que les gens qui oseraient l'accuser de n'en pas avoir. Et puis, il y a si longtemps qu'il est sur la terre et facteur chez nous ! Il a beaucoup vu, Nicolas, et doit avoir beaucoup retenu.

Trois fois par semaine il fait la tournée des fermes. Quelquefois, en été, quand il fait beau et que les sentiers sont bons, il m'appelle en passant devant ma maison et je l'accompagne dans sa course. La course n'est pas énorme : c'est pour moi l'affaire de trois petites heures, et c'est pour Nicolas l'affaire de cinq ou six « pipées ». Souvent même la sixième n'est pas achevée, que déjà le gros chien blanc et jaune de la Haute-Borne annonce à la fermière l'arrivée du facteur, et l'avertit de préparer le petit verre de gentiane. Les facteurs, ce sont des gens comme ça : les petits verres leur font toujours du bien. On sait cela chez nous dans les fermes et l'on ne ménage pas les petits verres au facteur. Celui-ci ne s'en montre que plus dévoué et plus empressé à bien servir ses gens.

Nous traversons, par un étroit sentier caché dans les herbes, un bois délicieux de hêtre et de sapin. Il est rempli de pigeons sauvages et de pies-verts que l'on entend de loin travailler sur le tronc d'un vieux mélèze. Quelquefois un lierre sort de la mousse et grimpe jusqu'au sommet des plus grands arbres. Une source dont on entend le murmure dans le silence du bois, se précipite d'un petit rocher et donne naissance à un ruisseau que nous traversons sur une branche de frêne recouverte de mousse. — « On voit bien, me disait Nicolas, que le bon Dieu a mis la main à toutes ces petites choses-là. Nos députés de la ville ont beau dire et prêcher qu'il n'y en a pas de bon Dieu. Ce n'est pas parce qu'ils ont un habit noir et des pantalons gris que je les croirai. Je suis toujours de l'avis de monsieur le Curé : s'ils mettaient plus souvent le nez à la fenêtre, sans lunettes ils verraient le bon Dieu, et ils dispenseraient les honnêtes gens de les prendre pour des citrouilles. De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien. Malheureusement les gens de chez nous ne les voient que de loin, et beaucoup s'imaginent que c'est quelque chose. « Ce sont des savants, disent-ils, ils pourraient bien avoir raison, » Et l'on finit toujours par les croire. »

Autrefois chez nous on lisait beaucoup moins et les gens étaient bien plus heureux et plus riches. Les champs étaient mieux cultivés et rapportaient davantage ; les garçons et les jeunes filles se plaisaient à cultiver la terre avec leurs vieux parents, et, chargés de leurs outils, ils chantaient le soir en revenant des champs. Alors la paix et le bonheur régnaient dans les familles, on s'aimait. Le père était le chef de la famille ; les enfants lui obéissaient, et l'entouraient d'amour, de respect et de vénération, et à son heure dernière, ils étaient tous réunis à son chevet pour recevoir de lui une suprême bénédiction et lui fermer les yeux. Et on le pleurerait longtemps sous le chaume. Il y avait aussi dans toutes les maisons, le bas de laine caché dans la vieille armoire

de chêne. Il y avait toujours quelque chose dans le bas de laine, car la terre de chez nous est bonne et cache des trésors ; mais il faut semer et travailler, et arroser son champ des bénédictions du bon Dieu. Sans le bon Dieu, il n'y a pas moyen : ça ne rapporte pas ou ça rapporte mal. On a beau sillonner de canaux ses prairies humides, y entasser engrais sur engrais, Kaïnite sur Kaïnite, si la Providence n'établit pas un juste équilibre entre la pluie et le beau temps, l'herbe ne pousse pas, les épis ne mûrissent pas, et le travail des hommes est vain : *in vanum laboraverunt*, comme dit monsieur le Curé.

On croyait cela autrefois chez nous, continuait le facteur, avec cette simplicité toute naïve qui me charmait, quand les gens aimaient mieux écouter le prône de monsieur le Curé que lire les journaux de la ville. Mais que les temps ont changé ! On commence à douter des paroles du vieux pasteur de la paroisse, on n'écoute plus son prône. On lui pardonne cependant ses vieilleries : son esprit antique ne peut que difficilement s'accommoder aux idées nouvelles sur la Religion et sur Dieu. Et puis il est sans danger maintenant : il n'y a plus assez de feu dans cette âme de vieillard pour qu'il y ait lieu d'en redouter une puissante réaction vers les choses du bon vieux temps. Il est vrai que monsieur le Curé est pauvre comme Job parce qu'il a toujours tout donné aux pauvres de chez nous, et qu'il n'a pas compté ses deniers quand on a réparé notre église et bâti la maison d'école. Mais tout cela ce sont de vieilles choses envolées sur les ailes du temps, et seuls les vieux s'en souviennent encore. Pour les jeunes esprits, les gens du siècle, il ne reste de ce grand cœur qu'un vieillard qui radote et qui fait rire son monde. Des curés comme ça, non alors, il n'en faut plus : il vous gâte la Religion. C'était bon autrefois pour entretenir la dévote ignorance de nos ancêtres. Mais aujourd'hui que la Lumière brille dans toutes les intelligences, il faut être accommodant dans les choses de

la Religion, il laut avoir des idées larges et accessibles à tout le monde, ou bien ça ne prend pas. »

Et le facteur, hélas! me disait vrai, car c'est bien ainsi que pensent beaucoup de gens de chez nous depuis qu'ils lisent les journaux de la ville. Monsieur le curé sait cela et il en souffre bien le pauvre homme. Il a tout fait, aidé de Nicolas, pour conjurer le fléau en empêchant l'entrée dans sa paroisse des journaux et des livres de la ville. Il connaît les journaux et les livres, et le bien qu'ils pourraient faire, et le mal qu'ils font. Il a tout prévu, il a averti, menacé, défendu. Rien n'y fit : on a voulu lire, on a lu et on lit.

L'effet fut immédiat : on a déserté l'église et les champs à la fois. La prière n'est plus montée vers le ciel, et les bénédictions de Dieu ne sont plus descendues sur la terre : l'herbe ne pousse pas, les épis ne mûrissent pas, et le travail du laboureur impie est vain... La paix et le bonheur ont fui la famille de l'homme infidèle à son Dieu. Les garçons et les jeunes filles ont cessé leurs chants et regardent avec des yeux pleins de convoitise, là-bas dans la vallée, la fumée noire, chargée de crimes, de la ville où l'on s'amuse. Ils disent : « Comme il doit faire bon là-bas dans la grande ville ! » Et un beau matin, ils embrassent leur vieux père et leur vieille mère, et ils partent. Et là-bas... le loup les mange ! Les champs alors sont délaissés, et dans l'humble chaumière, le bas de laine est troué, refuge suprême contre les mauvais jours. Et quand le père meurt, accablé de chagrins, les enfants ne sont pas tous à son chevet, et les ingrats ne viennent pas même implorer le pardon de leur père ! Et a-t-on jamais su pourquoi le gros Baptiste du Bas est devenu subitement maboule et conduisit un dimanche sa chèvre à l'église? Nicolas a là-dessus des idées que tout le monde ne partage pas, mais qui pourraient bien être vraies. J'y reviendrai : arrêtons-nous à l'aspect de ces montagnes !